

Michel Hugon

Seuls les cris restent...

*Roman*





*Cet ouvrage est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, relève de la pure coïncidence. Les noms des lieux et des personnages sont le fruit de l'imagination de l'auteur.*



# 1

## Enfance

*Je revois encore la voiture qui vient me chercher, c'est une 202, une 202 Peugeot... non, plutôt une Juva Quatre, oui, je crois que c'est ça, une Juva Quatre de la gendarmerie. Ils viennent nous chercher, j'ai 4 ans ou dans ces eaux-là. Je la revois encore cette voiture. Et on est parti, mon frère Jean-Louis et moi. Il avait environ 6 mois, c'était un lardon. On était en juin 1940, il faisait un temps splendide, très chaud, ma mère m'avait refilé des vêtements qui me serraient et la voiture des gendarmes nous a emportés. On a été accueillis (je ne sais pas si c'est vraiment le bon mot) à l'orphelinat de Luzech dans le Lot par des sœurs alsaciennes. De vraies peaux de vache. Elles faisaient partie de l'ordre de Saint Vincent de Paul, habillées toutes en noir avec une cornette blanche. Mais j'étais trop petit, je n'ai pas de souvenirs précis si ce n'est qu'elles nous battaient pour un oui ou pour un non, fallait que ça marche comme elles le voulaient. Quelques jours après notre arrivée, elles m'avaient enfermé dans une espèce de cachot, j'avais dû faire une connerie ou piquer quelque chose. Elles m'avaient frappé à plusieurs reprises.*

Le soir, elles faisaient la fête avec les Allemands, des soldats. On les entendait, je ne comprenais rien. Elles parlaient presque leur langue. On entendait tout et on ne comprenait pas. Ça se

passait surtout la nuit mais, nous, on ne risquait pas de bouger. A un moment, j'ai entendu parler de deux types qui s'étaient fait abattre, des résistants. Les Allemands ont laissé leurs cadavres étendus contre un mur pendant plusieurs jours, c'était plein de mouches, plein de sang et nous, on nous forçait à passer devant, plusieurs fois, comme ça, pour nous montrer ce que c'était, ce qui arrivait aux terroristes, aux ennemis de la Patrie.

*Tu parles si je comprends quelque chose mais c'est comme ça.*

On avait un régime assez strict et des horaires précis. Les repas signalés par la cloche, parfois la promenade et tous les jours, le travail. C'était la première chose que j'avais retenu de la religion, la prière était suivie par le repas. On croûtait deux fois par jour, en silence, c'était pas très bon mais, au moins, on mangeait. *En temps de guerre, tu ne fais pas le difficile.* Dans la journée, on triait la laine à la main, on la sortait de vieux matelas et on l'effiloçait. Ensuite, les sœurs envoyaient à la filature les gros tas qu'on avait faits. Et elles nous disaient qu'il fallait faire un effort, que c'était pour faire des vêtements aux soldats qui se trouvaient sur le front, sur les premières lignes de combat. On devait aussi couper les choux pour préparer la choucroute. Et pas qu'un peu. L'orphelinat comptait une vingtaine de religieuses et une cinquantaine de gosses, alors ça en faisait des choux à couper. Mais c'était une choucroute composée uniquement de légumes, y'avait pas de viande. A certains moments de répit, les sœurs nous laissaient jouer dans la petite cour fermée de l'orphelinat. On en profitait pour récupérer les graines des deux tilleuls et on les mangeait pour changer de l'ordinaire.

Certains soirs, je n'arrivais pas à m'endormir et je cherchais désespérément des souvenirs d'avant, quand mon père était présent mais je revoyais que des bribes, des morceaux décousus. Il manquait tellement de pièces à mon puzzle. Je revoyais la maison où on avait vécu à Montfaucon, à la sortie du village sur le bord de la route mais impossible de me remémorer le visage de mon père. Je voyais par flash une cuisinière en émail marron que ma mère astiquait comme un objet précieux et une voiture à pédales. Et la poitrine énorme de

la nourrice qui m'avait donné le sein, elle avait tellement de lait qu'elle nourrissait tout le quartier et les gens lui apportaient de quoi becueter. Je ne savais pas si c'était le sein qui m'excitait ou le bien-être qu'il m'apportait quand je me sentais des crampes à l'estomac.

*Je crois qu'elle s'appelait Madame Pradille.*

Ma mère n'avait pas eu de lait pour moi, pourtant elle en avait à revendre pour son second enfant. Va savoir.

Une fois, deux sœurs nous ont accompagnés et on a pris le car pour aller à Cahors faire des photos d'identités. Un vieux car poussif qui marchait au gazogène avec des rondins de bois. J'avais un pantalon de velours marron, court naturellement et une petite jaquette avec des pois marron. On était fier et tous les deux on se tenait bien droit comme pour se grandir. *Je dois l'avoir quelque part cette photo avec Jean-Louis, nos bérets bien enfoncés jusqu'aux oreilles nous donnaient un petit air simplet et assez guindé.* Une fois de retour à l'orphelinat, les sœurs ont récupéré les vêtements et on ne les a jamais plus revu. Ils devaient être trop beaux pour nous qui étions des miséreux et on a repris nos « peilles » du matin. Je pensais que si on était allé à Cahors, c'était parce que ma mère faisait des recherches pour nous retrouver et que bientôt on pourrait la rejoindre. Je rassurais mon petit frère avec cette idée, moi qui n'étais pas rassuré du tout.

*J'y suis passé il y a quelques mois, avec Martine, j'avais mes poils qui se dressaient sur les bras, je suis un petit garçon de 6 ans, ma mère ne peut plus s'occuper de nous, elle n'a pas d'argent depuis la mort de mon père. Mais moi, est-ce que je le sais, moi ? Il n'est plus là, c'est tout. On ne te dit pas tout quand tu es gamin.*

J'ai pensé qu'il était parti en voyage, mon père et qu'on devrait bien avoir de ses nouvelles un de ces jours. On m'a collé une étiquette de Pupille de la Nation, moi je pensais que c'était un honneur, une médaille qu'on donnait à ceux qui vivaient à l'orphelinat avec leur petit frère. Je pensais qu'il allait réapparaître soudainement d'une expédition lointaine et, qu'avec ma mère, ils allaient nous enlever des griffes de ces méchantes sœurs qui ne

nous aimaient pas et nous battaient. Sauf une, Sœur Berthe, c'était la seule qui était gentille avec nous et dont je garde un bon souvenir. Parfois elle nous prévenait de la venue de la Mère Supérieure, une vieille bique qui nous criait toujours dessus. Très ridée, elle avait une moue mauvaise et une haleine qui nous faisait suffoquer. Il ne fallait surtout pas montrer ou laisser supposer qu'elle puait de la gueule, sinon tu risquais de te prendre une avoinée de première. Heureusement, on n'est pas resté très longtemps dans cet orphelinat, un an environ. *Mais il y a des années qui passent plus vite que d'autres.* Je n'ai jamais rencontré ce Saint Vincent de Paul, heureusement d'ailleurs parce que rien que d'entendre son nom, ça me flanquait la frousse. J'ai su par la suite que d'autres enfants avaient été transférés car il y avait eu de nombreuses plaintes déposées par des familles mécontentes de l'attitude de ces « bonnes » sœurs.

Puis on a été accompagné dans un autre centre, appelé La Vercantière, dans le Lot et Garonne. A la différence de Luzech, c'était un orphelinat laïque qui dépendait de la Croix Rouge, situé dans un château à la façade imposante. On n'avait plus les religieuses à nos basques. Le contraste était saisissant, on était vraiment laissé libres de nos mouvements, la nuit et le jour. On partait parfois toute la journée et on allait chiper dans les champs tout ce qu'on trouvait, des topinambours, des amandes, des cerises, des betteraves, des châtaignes enfin tout ce qui permettait de remplir un peu plus nos ventres affamés. Et le soir, dans la grande cheminée du château, on faisait cuire nos emplettes du jour. Une fois, il y a eu un début de feu dans la cheminée. Le garde-champêtre qui était là a pris sa carabine et a tiré dans le conduit pour éteindre l'incendie. Plusieurs coups avec son fusil de chasse. Ce n'était peut-être pas très orthodoxe mais le feu s'est éteint.

Un camion de la Croix-Rouge venait tous les jeudis et les enfants avaient même droit à des chaussures. On pouvait choisir celles qu'on voulait, les deux chaussures étaient rarement de la même pointure mais c'était bien agréable de se sentir les pieds au

sec. Question école, on avait cours un jour dans la semaine et souvent c'était précisément ce jour où on allait en promenade. Alors, le peu que j'ai appris à cette époque je ne m'en souviens pas vraiment.

Dans le village de la Vercantière étaient stationnées des troupes allemandes, une garnison d'une vingtaine de soldats. C'étaient des S.S, plus nazis que ça, ce n'était pas possible. Leur uniforme était tout noir et ils étaient jeunes, tous blonds dans les dix-sept ou dix-huit ans. On savait que ceux qui étaient en noir étaient plus méchants que ceux qui portaient l'uniforme kaki, alors on les approchait le moins possible car on en avait une peur bleue. D'après ce que certains pensionnaires mieux renseignés que nous disaient, les Allemands partaient régulièrement en opération à Gourgon pour combattre les maquisards. Ils avaient réquisitionné l'école du village et ils allaient se noircir tous les soirs dans le seul bistrot resté ouvert. J'ai vu un officier allemand frapper méchamment avec une cravache un soldat qui sortait du café, toujours de loin car je ne risquais pas de m'approcher. Je me doutais bien que le soldat n'avait pas sucé que des glaçons.

Un jour, le directeur me fait venir dans son bureau. M. Le Forestier qu'il s'appelait, c'était un brave type, un peu chauve avec un gros ventre. J'évitais de le fixer dans les yeux car j'avais remarqué que les sœurs prenaient cette attitude pour de l'impertinence. Il s'assit sur une chaise devant moi, me prit les deux mains et me dit tout de go :

« Aujourd'hui, ta mère vient vous chercher, ton frère et toi. Alors, vous allez faire votre toilette et on va vous couper les cheveux. »

Et dans l'après-midi, elle est venue accompagnée par une vieille femme, avec un air très doux, ma grand-mère Yvonne. Je ne sais pas du tout comment elles ont pu faire pour se retrouver mais elles étaient là, toutes les deux devant nous, avec une charrette tirée par un âne.

J'ai dit : – Bonjour, Madame, en la fixant bien dans les yeux. Et elle me répondit : – Mais je suis ta mère, imbécile. On vient

vous récupérer, vous allez venir avec nous dans la charrette. »

On est parti tous les quatre sur le chemin de terre au rythme de l'âne. C'était un chemin caillouteux et il nous fallu au moins cinq heures pour parvenir à notre but car la charrette ne brillait pas par sa jeunesse et il y avait au moins une vingtaine de kilomètres à parcourir. Pendant le trajet, je n'ai pas dit un seul mot tellement je me sentais étranger, je ne reconnaissais pas ma mère étant donné que je ne l'avais pas vu pendant des années. Je remarquais qu'elle boitait d'une manière très marquée en faisant un mouvement de balance de droite à gauche. Sur le moment, elle ne voulut rien me dire et elle m'envoya balader chaque fois que je lui paraissais trop curieux. *Mêle-toi de ce qui te regarde!* Après j'ai eu plusieurs versions à ce sujet, notamment par ma grand-mère, une version différente à chaque fois. Ma mère m'a confié mais bien six mois après que c'était à cause de sa jambe et de son opération qu'elle n'avait pu s'occuper de nous. Au terme du voyage, on a rejoint mon grand-père. Il s'était installé avec ma grand-mère dans un ancien moulin à eau, à côté de Sabriac, le Moulin de Bardali. Mon papé (je l'ai toujours appelé comme ça mais son prénom c'était Ludovic ou Ludo, le même prénom que mon père) était un bonhomme sans âge qui avait fait la guerre du Rif, au Maroc.

Il avait aussi fait la guerre de 14, la Grande Guerre. Il lissait souvent ses grosses moustaches toutes blanches et très fournies d'un geste machinal. J'adorais le voir faire cela. *Aujourd'hui, c'est moi qui suis flanqué d'une paire de bacchantes.*

Ma mère est repartie car elle avait à faire et elle nous confia à ce couple sans âge que j'ai de suite adoré et qui nous a adopté sans poser la moindre question.

Avec mon frère, c'était la première fois depuis bien longtemps qu'on allait se retrouver enfin chez nous. Non plus le dortoir avec ses lits tous semblables, mais un petit coin à nous, où on se sentirait libre d'aller et de venir sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit. Même si ce lieu n'avait rien d'un hôtel trois étoiles, pour moi, ce fut le premier endroit où je me sentis vraiment à l'aise, totalement chez moi. L'intérieur était assez petit

et encombré d'un tas d'objets avec une poule qui traversait parfois en caquetant. Une multitude de plantes séchait sur les murs ou suspendu par leur tige à des ficelles. C'était la pharmacie à ciel ouvert. Il y avait la pièce principale avec le lit et une autre plus petite qui servait à entreposer les outils et du petit matériel. Le plancher était vermoulu par endroit, on voyait l'eau de la rivière qui passait en dessous mais l'ensemble avait été rafistolé et paraissait quand même fiable. On dormait tous les quatre dans le même lit, mes grands-parents à la tête du lit et nous au pied du lit. *C'était pas grand mais y'avait de la place.* On descendait par une échelle à un niveau inférieur et ma grand-mère avait installé une petite basse-cour avec quelques poules et un coq, c'était également l'endroit où dormait le chien. Ils ne laissaient plus la volaille à l'extérieur car il y avait toujours quelqu'un pour la voler et, en ces temps de disette, valait mieux pas laisser traîner la viande sur pattes.

Papé était parvenu à remettre en état le moulin, ce n'était pas évident car il n'avait pas beaucoup d'outils et il arriva à le faire fonctionner. C'était le roi du système D, le système Débrouille, le système Démerde. On produisait un peu de farine pour notre propre consommation et on réussissait à en vendre. Au noir, bien sûr, car il n'était pas question de déclarer quoi que ce soit. Après la guerre et dans les campagnes, tout le monde faisait pareil et essayait de survivre avec les moyens du bord. Ce n'était déjà pas si mal d'avoir un toit sur la tête. Papé était très ingénieux et, bien qu'il fût âgé, il travaillait encore énormément. Moi, je l'aidais du mieux que je pouvais car j'avais 10 ans maintenant, un petit homme et mon frère Jean-Louis allait sur ses six ans. J'aimais beaucoup ma grand-mère, Yvonne, elle était d'une grande sagesse au sujet des choses les plus simples. Elle avait eu seize enfants qui avaient tous survécu et qui s'étaient disséminés un peu partout. Une véritable lapine. Pour arriver à nourrir tout ce monde, elle refusait aucune tâche et on faisait appel à elle pour faire naître les enfants car la plupart des naissances se passaient à domicile et elle participait aussi à la toilette des morts. En fait, il s'agissait surtout de l'habillage des défunts car

on les lavait rarement. Le début et la fin de la vie. Comme une boucle qui se referme ! Le soir, elle adorait raconter des histoires qu'elle avait entendu ou qu'elle inventait. Parfois, elle sortait un vieux livre avec beaucoup de précaution, comme si c'était quelque chose de très précieux, elle chaussait sa paire de lunettes héritée de sa propre mère et l'aventure commençait. Je me rappelle moins des histoires que du plaisir que j'avais à les écouter. C'est elle qui m'a appris à lire à ses moments perdus. Je ne perdais pas une miette de ce qu'elle m'expliquait. Bientôt, je sus lire, enfin de quoi me débrouiller, j'arrivais à déchiffrer en très peu de temps. Et je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux, tous les emballages que je pouvais trouver ou, de temps en temps, un journal récupéré je ne sais pas où. J'avais l'impression d'avoir appris à lire sans m'en rendre compte. J'ai bien essayé d'apprendre à mon frère mais visiblement je n'étais pas doué pour expliquer ce genre de choses et lui n'était pas motivé pour faire cet effort. A un moment, il y a eu un type qui travaillait dans le coin, un journalier payé à la journée qui venait régulièrement au moulin pour que je lui lise ses lettres. Moi, j'étais tout fier que quelqu'un se déplace spécialement pour moi mais les gens qui savaient lire n'étaient pas nombreux. C'était un « plus » la lecture, les trois quarts des personnes dans la vie courante se débrouillaient sans y avoir recours. Même pauvres, mes grands-parents étaient considérés comme des érudits puisqu'ils savaient lire tous les deux, ce qui, à cette époque, dans un couple de leur condition n'était pas fréquent.

Le soir, ils restaient de longs moments sans rien dire, des moments apaisants de silence, comme pour donner plus de relief à ce qu'ils allaient dire. Ils ne parlaient jamais pour ne rien dire, comme s'ils voulaient s'économiser. Ils laissaient les mots se décanter, fondre dans leur bouche et ils les distillaient au moment opportun. Et parfois, un simple proverbe me semblait être le fruit de grandes réflexions. Tous les deux avaient beaucoup de connivence et, parfois, Papé Ludo commençait une phrase et c'était ma grand-mère qui la terminait.

Il disait souvent :

– Où y’a les armes, y’a les larmes. Et ma grand-mère continuait.

– Où y’a le corps, y’a la mort.

Et moi, sans comprendre réellement, je trouvais cela très beau.

Mais on n’avait pas beaucoup de temps pour avoir des états d’âme, on devait mettre la main à la tâche du matin au soir car il fallait aider mes grands-parents. Avec Jean-Louis, on allait chercher du bois pour la cheminée. Il fallait le couper, le transporter avec la vieille brouette et le ranger près du moulin pour qu’il soit disponible le soir. On s’occupait aussi de rapporter de l’eau de la rivière pour notre propre consommation et aussi pour l’arrosage du jardin. On en a fait des allées et venues, certains seaux remplis d’eau atterrissant par terre. J’avais des ampoules dans les mains à force de manier la brouette car c’était toujours moi qui la poussais, mon frère étant trop petit pour la déplacer. On accrochait une ficelle au goulot d’une bouteille de vin et on la plongeait dans la rivière, comme ça, le vin restait bien frais. On avait aussi une petite plantation de tabac, on faisait sécher les feuilles. Ma grand-mère les passait dans un vieux moulin à café de marque Peugeot qui servait un peu à tout, elle les réduisait en poudre et elle prisait. Elle en mettait un peu sur le dessus de sa main et, hop, un petit coup dans les narines. Elle avait une petite bouteille en verre dans laquelle elle mettait sa ration pour la journée. Et toutes les occasions étaient bonnes pour qu’elle la sorte de la poche de sa blouse, en mette une petite quantité entre le pouce et l’index puis elle s’envoyait ça dans les narines. Elle me le proposait chaque fois, elle me disait que c’était bon pour la vue.

Et ce que disait ma grand-mère, pour moi, c’était sacré.

On s’organisait bien avec ce qu’on avait sous la main car on n’achetait rien, il n’y avait pas d’argent qui circulait, tous les échanges se faisaient par troc. Au marché, les gens apportaient ce qu’ils possédaient, des œufs, des légumes de leur jardin, des fruits quand c’était la saison. « Je te donne mes salades contre ce bout de tissu qui fera l’affaire pour une robe... »

Mes grands-parents avaient possédé deux vaches, ce qui était

une grande richesse et permettait d'avoir du lait et de faire des fromages. Malheureusement pour eux, les Allemands étaient passés et avaient embarqué les deux bêtes sans aucune compensation. Butin de guerre qu'ils leur ont dit. Qu'aurait pu faire un couple de vieux paysans contre des soldats qui n'auraient pas hésité à les liquider sans que personne s'en rende compte ? Rien. Et l'année d'après, ce fut au tour des résistants, des maquisards de leur confisquer leur canasson, ils en avaient besoin pour lutter contre les Allemands et papé Ludo et Yvonne ne pouvaient pas refuser d'aider la résistance française. Le cercle vicieux.

*La pluie tombe toujours sur les malheureux.*

Une fois, on est allé à l'abattoir du coin avec Yvonne. Elle connaissait bien un gars qui y travaillait, pas futé mais très gentil. Un type assez grand, avec une tignasse ébouriffée, frisée et très foncée. Pendant tout le temps qu'on lui parlait, il a mâchonné un mégot à moitié éteint décoloré à son extrémité par la salive, pas très appétissant. Et il s'est arrêté de parler pour faire soudain un gros glaviot bien chargé. Elle disait de lui en rigolant qu'il n'attacherait pas son chien avec des saucisses. Je n'ai jamais trop compris ce que ça voulait dire mais c'était son expression. On est revenu avec des tripes dans la brouette, c'était tout dégoulinant, plein de sang et de déchets. On est allé les laver à la rivière. Le soir, on s'est régalé car ma grand-mère savait bien cuisiner avec pas grand-chose sous la main.

On était souvent seuls avec mes grands-parents, ma mère étant partie à la ville pour trouver du travail. Elle ne revenait pas tous les soirs et je ne savais pas trop où elle passait ses nuits. Mais j'avais l'habitude, ce n'était pas la première fois qu'on se débrouillait sans elle ou qu'elle nous confiait à d'autres personnes. Et puis, j'aimais bien ma nouvelle famille. Le soir, on s'éclairait au carbure. Ce n'était pas le luxe mais on vivait et j'adorais mes grands-parents. Eux aussi avaient l'air content de notre présence. De temps en temps, on avait la visite d'un ami de ma mère, moi, je l'appelais Tonton Jean. Il passait dire bonjour

même quand ma mère n'était pas là et il aimait bien discuter avec nous. Il me roulait une cigarette et on la fumait ensemble. *Pour moi, la cigarette ça me rappelle toujours ces moments-là.*

Mon oncle Roger, le vrai cette fois, le frère de mon père, vivait à une dizaine de kilomètres de Bardali avec sa femme. Il n'y avait qu'une maison, c'était un lieu-dit qui se nommait Dantou. Il était paysan et avec sa femme, une véritable alcoolique, ils faisaient pousser du blé, de l'orge et quelques plants de tabac. A l'époque, tout le monde avait plusieurs activités. Avant la guerre, on appelait mon oncle pour tuer le cochon dans les fermes voisines ou d'autres bêtes. Il avait la technique pour que l'opération dure le moins longtemps possible. Mais après cela a été moins fréquent car on ne laissait pas les jambons jouer dans la cour. Il coupait aussi les cheveux et le client le payait avec des tomates, un poulet ou un peu de farine.

Avec Jean-Louis, on allait souvent dormir chez mon oncle Roger, on dormait dans la grange. Moi, j'aimais bien dormir dans le foin, on était tranquille. *J'aime toujours d'ailleurs l'odeur de l'herbe coupée.* On l'aidait pour la plantation de tabac dont il s'occupait et qui lui demandait une attention particulière. Il fallait passer tous les jours entre les plants, les couper, les mettre en tas, les pendre pour les faire sécher, faire des encoches aux pieds, etc. C'était toute une technique. Et la Seita, la société qui achetait le tabac, lui imposait des normes très précises à respecter et qui pouvaient varier d'une année sur l'autre. Il fallait, par exemple, laisser neuf feuilles par pied, pas une de plus, même si c'était une année où il y en avait quarante. S'il ne respectait pas ces contraintes, la société risquait de ne pas lui prendre sa production. Mon oncle Roger avait une fille un peu diminuée, Odette, peuchère, elle n'avait pas inventé le fil à couper le beurre. Elle devait avoir dans les vingt ans, une belle paire de miches et elle se promenait toujours sans culotte. Alors, nous forcément, ça nous intriguait. Ça l'amusait de s'asseoir devant nous, d'écartier les jambes et de montrer son intimité, mais il ne fallait pas y toucher sinon elle se mettait à crier. Elle avait le barbu tout noir. Mais pour elle, avec Jean-Louis, on était que des mistons, des merdeux. Alors,

on s'arrangeait pour la croiser le moins possible et tout le monde était content.

Quelques mois plus tard, on se rendit à Fumel pour prendre le train avec ma mère et mon frère.

Elle portait un grand panier en osier avec des provisions. Pour cacher ce qu'il y avait dedans, elle avait mis par-dessus une serviette bleue avec des carreaux. Et tout au fond du panier, il y avait des œufs dans une boîte. On attendit bien une heure car le train avait du retard. On est monté dans un wagon bondé, on trouva tant bien que mal à se faire une petite place pour tous les trois. On était aussi épais que du papier à cigarette. Il y avait des soldats partout qui avaient l'air complètement éméchés mais personne ne nous embêta. Il faisait une chaleur torride dans le wagon et il flottait une odeur tenace et désagréable, plusieurs soldats ayant visiblement vomi partout. Ma mère tenait toujours serré son panier sur ses genoux car il y avait notre repas à l'intérieur. Moi, j'étais content car on allait habiter à la ville, à la grande ville, c'est-à-dire à Nîmes. J'étais bien dans le moulin de Bardali avec mes grands-parents que j'adorais mais j'avais envie de connaître et de rencontrer d'autres personnes, de profiter de tout ce dont j'entendais parler ou que je voyais dans les journaux. Et puis de profiter des Lumières de la Ville.

## 2

### **Carolina en bois, Carolina en fer...**

Tous les amis de ma mère qui venaient à la maison, je les appelais tonton, une habitude que j'avais prise par commodité. Mais celui que je préférais et avec lequel on pouvait jouer, Jean-Louis et moi, c'était Tonton Jean, Jeannot. Quand il le pouvait, il nous apportait toujours un petit cadeau, oh, pas grand chose mais nous attendions ce moment avec impatience. Ou alors c'était des bonbons. Il pensait presque toujours à nous avec un petit geste. Il était militaire, Adjudant-chef, à la Base de Courbessac mais il n'avait rien du militaire tel qu'on se le représentait habituellement. C'était un père pour moi, très doux, toujours un petit mot gentil à notre égard. Il nous racontait des histoires et je ne savais pas s'il les inventait ou s'il en rajoutait une louche et ça devait l'amuser de voir nos mines étonnées. On était un bon public, surtout Jean-Louis qui gobait tout ce que disait Jeannot.

Par une relation de la Base, il a eu l'opportunité de réquisitionner un appartement à Nîmes dans la rue Nantilde, le premier vrai appartement que nous allions partager, mon frère et moi, avec notre mère. Enfin ! Comment ça c'était passé exactement, je ne le savais pas. Pour payer le loyer, ma mère

devait faire le ménage chez les propriétaires, des gens aisés, des Cévenols protestants. Chez une famille très cossue, les Pradel-Darbousse. Cette situation ne devait pas durer éternellement, le temps que ma mère ait trouvé un vrai travail avec un salaire qui nous permette de vivre d'une manière à peu près normale.

Enfin, elle a été prise comme serveuse au « Chapon fin » à Nîmes, un restaurant qui était derrière l'église St-Paul, là où il y avait toujours les piches. Puis ils l'ont employé également comme serveuse, ce qui fait qu'elle n'avait pas de temps mort dans son service ni de véritables plages de repos pour récupérer un peu de la fatigue. Le patron était satisfait de son travail et de l'application qu'elle mettait à faire toutes les tâches qu'on lui commandait. Et le soir, après le service, il fallait qu'elle revienne à la maison à pied étant donné qu'elle n'avait pas de moyens de locomotion ni les moyens d'une autre locomotion. Des journées bien remplies mais qui ne lui laissaient pas vraiment la place pour autre chose. Elle aimait bien ce job mais la station debout ne lui convenait pas et, le soir quand elle rentrait, elle se plaignait de douleurs atroces dans le dos. *Je crois que ce restaurant existe toujours aujourd'hui à la même enseigne mais il a dû depuis changer plusieurs fois de propriétaires ou de gérants.*

Ensuite, elle a été embauchée à l'hôpital comme boniche, pour faire le ménage. Elle était contente d'avoir obtenu ce travail qui, pensait-elle, pouvait déboucher sur un autre plus intéressant. Elle disait souvent que le plus difficile était d'être admis à l'hôpital et, que par la suite, elle pourrait gravir quelques échelons en passant un concours et faire partie du personnel soignant. Et elle s'est dépensée sans compter pour que la direction soit satisfaite de son travail. *J'ai retrouvé, il y a peu de temps, un vieux cahier sur lequel elle avait pris des notes, comment on nettoie un bidet, comment on nettoie le cul d'un malade, la façon de s'y prendre pour faire une piqûre, tout ça écrit d'une petite écriture régulière, ronde et très soignée. Comme une petite écolière méthodique et studieuse.*

Un soir, alors que mon frère était déjà couché, je demandais à ma mère qu'elle me parle un peu de mon père car je ne savais rien

sur lui. Il y eut comme un flottement, ces moments où on sent qu'on a mis le doigt sur un sujet qui fait mal. Visiblement, ma mère ne s'attendait pas à cette question et elle aurait pu m'envoyer « bouler » sans autre forme de réponse. Mais elle réfléchissait se demandant si c'était le moment opportun ou non d'évoquer cet aspect des choses avec moi, il s'agissait de mon père quand même. Elle savait bien qu'un jour ou l'autre, j'aurai envie d'en savoir davantage. Je la sentis hésitante et embarrassée d'aborder un sujet dont on ne parlait jamais à la maison. Elle se dirigea vers l'armoire de sa chambre, ouvrit la porte et je l'entendis tirer un tiroir puis trifouiller dans ses papiers. Elle était toujours très soigneuse et elle retrouvait tous les documents dont elle pouvait avoir besoin. Elle est revenue avec une grande enveloppe marron. D'ordinaire, ma mère accompagnait tous ses gestes de commentaires mais là, elle avait pris un air solennel, grave. Un peu comme un rituel. Et très précautionneusement, sans dire un mot, elle sortit la lettre officielle du décès de mon père qu'elle avait reçue quand elle était au sanatorium hélio-marin du Grau-du-Roi et me la tendit.

## **MORT POUR LA FRANCE.**

Mon père, Roustan Jean Marius était dans le 427 Régiment de pompiers, né le 12 juin 1911 à Sainte Croix. Son décès était survenu le 14 mai 1940 sur le territoire de la commune de Plumaison dans le Pas de Calais à l'âge de vingt-neuf ans. *J'ai l'impression que cette simple lettre me fit un bien immense, comme un poumon supplémentaire, comme la preuve de l'existence de mon père.* Il y avait un tampon sur l'enveloppe, il était daté de janvier 1943 soit environ deux ans et demi après sa disparition. Je n'osai pas poser la question pour savoir si elle avait été informée à l'époque avant la date du tampon. Je savais que ma mère avait vécu des moments terribles et, pour rien au monde, je ne voulais voir ses yeux magnifiques embués de larmes. Je lus et relus les « condoléances émues » du chef de service des successions militaires. Je l'imaginai très bien, installé à son bureau, un tampon à la main et au suivant de ces messieurs,